

L'homme qui n'en savait rien

The Man Who Knew Too Little de Jon Amiel

Marcel Jean

Numéro 90, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23729ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, M. (1998). Compte rendu de [L'homme qui n'en savait rien / *The Man Who Knew Too Little* de Jon Amiel]. *24 images*, (90), 42–42.

L'HOMME QUI N'EN SAVAIT RIEN

PAR MARCEL JEAN

Plus que tout autre genre, la comédie est une affaire d'acteur. En effet, si la mise en scène et le scénario ont une importance capitale dans l'efficacité comique, il demeure que la plupart du temps c'est sur le jeu de l'acteur que repose toute l'architecture d'ensemble. Ainsi, l'acteur comique se voit souvent attribuer la paternité des films dans lesquels il apparaît, qu'il ait ou non participé à la mise en scène. De tout temps, les spectateurs se sont donc rués pour voir les films de Chaplin, de Buster Keaton, des Marx Brothers, de Jerry Lewis, de Steve Martin ou de Jim Carrey.

On ne s'étonnera guère de ce que la comédie nous fournisse peut-être la dernière fournée de vraies stars, à une époque où le film dramatique est dominé par le concept d'auteur (on va voir les films de Scorsese, de David Lynch ou de Quentin Tarantino) et où l'autre genre dominé par l'idée d'efficacité – j'ai nommé le film d'action – laisse toute la place au montage et aux effets spéciaux (on pense à *Speed*, par exemple, qui ne souffre jamais de la fadeur congénitale de Keanu Reeves). Ainsi, alors qu'il y a à peine dix ans les films d'action étaient encore dominés par le tandem Stallone-Schwarzenegger, le genre connaît aujourd'hui ses plus gros succès avec des films interprétés par des inconnus (*Jurassic Park*, *Independence Day*, *Twister*, *Men in Black*). Or – et c'est paradoxal – les acteurs comiques ne sont pratiquement jamais considérés lorsque vient le temps de couronner les meilleurs acteurs. Pourtant, on me permettra de préférer bien des performances de Steve Martin et de Bill Murray au *Forrest Gump* de Tom Hanks.

Ce Bill Murray, justement, est probablement le talent comique le plus original du cinéma américain actuel (ne me parlez pas de Jim Carrey, cet ersatz caoutchouteux de Jerry Lewis). Dans *The Man Who Knew Too Little*, il incarne avec beaucoup de justesse un Américain, acteur raté et employé de club vidéo qui, lors d'un voyage à Londres, se trouve malencontreusement pris dans une affaire d'espionnage d'envergure interna-



Bill Murray, probablement le talent comique le plus original du cinéma américain actuel.

tionale. Sous les traits de Murray, ce personnage d'inconscient heureux projette juste assez d'angoisse pour donner un peu de densité au scénario de Robert Farrar et Howard Franklin, bien ficelé mais fragile par son côté référentiel très appliqué.

Ce scénario, qui parodie allègrement Hitchcock et le film d'espionnage en général, mise sur la vogue actuelle des jeux de rôles pour insérer le personnage de Murray dans un invraisemblable *come-back* de la Guerre froide. Or, contrairement à *The Game*, de David Fincher, où le personnage interprété par Michael Douglas est persuadé qu'il évolue dans le monde réel plutôt que dans un jeu, *The Man Who Knew Too Little* présente un héros qui, tout au long du film, est persuadé qu'il joue. L'art de Bill Murray s'exprime donc à travers ce décalage entre la réalité perçue par le spectateur et celle perçue par le personnage, décalage amplifié par l'éternelle opposition entre le flegme britannique et l'exhibitionnisme américain, ce dernier élément ayant déjà fait le succès d'un film comme *A Fish Called Wanda*. Sans cabotinage, sans faire usage des gri-

maces et des pirouettes toujours en vogue chez les comiques, Murray joue les pince-sans-rire et navigue habilement sans jamais sacrifier l'efficacité dramatique du film à un gag de plus. Il est aidé en cela par une distribution honnête, et tout particulièrement par Joanne Whalley, à l'aise dans un genre qui lui est peu familier. Jon Amiel, cinéaste d'habitude peu inspiré (*Queen of Hearts* et *Copycat* ne passeront pas à l'histoire) s'acquitte ici de sa tâche avec discrétion et savoir-faire. Qu'il ait su laisser s'exprimer l'acteur de *What About Bob?* et de *Groundhog Day* sans lui faire ombre est déjà un point positif. De lui, on n'en espérait pas davantage. ■

THE MAN WHO KNEW TOO LITTLE

États-Unis 1997. Ré.: Jon Amiel. Scé.: Robert Farrar et Howard Franklin, d'après le roman de Farrar. Ph.: Robert Stevens. Mont.: Pamela Power. Mus.: Chris Young. Int.: Bill Murray, Peter Gallagher, Joanne Whalley, Alfred Molina, Richard Wilson. 95 min. Dist.: Warner.